

Breyten Breytenbach

Chuchotements d'une tour en feu

traduit de l'afrikaans
par Georges-Marie Lory et Breyten Breytenbach

AU DÉBUT

au commencement du poème
nous sommes à nouveau
comme toujours
à la fin du temps

regarde
j'arrive
d'un maquis malsain et maudit
j'arrive confessant mon existence
pour souffler sur les cendres de la vie
j'arrive avec ma joie-de-potence
une gibecière bourrée de mots pour le jour
où la bouche est bouchée de terre
un fourreau plein de glaives rouillés
pour chercher à tâtons le ver de terre
et les convulsions du poisson dans la glaise
pyramides remplies de mots se terre
versets miroirs de terre et de fer
d'un pays amer et noir
la parole est fruit de voix et mets de langue

avec eau de glaive et jus de plomb dans les veines
sur une monture
mon corps n'a plus
besoin de moi
l'âme à la main
et soupir à l'anus

l'esprit m'a pénétré
non par méditation mais par sensations
ni par visions mais par dévoilement

j'arrive d'un pays noir et maudit
mais suis-je vraiment ici ?
car aller et venir ne font qu'une trace
et le vrai départ c'est rester sur place

ASILE

c'était prédestiné depuis le début
que vous nous laisseriez tomber
d'abord avec des sarcasmes qui révèlent des cannes
puis des railleries et des noms d'oiseaux
et nous nous sommes éloignés du cercle
de jovialité ce treillage souple d'ombres
sous les figuiers des rêves de roussettes
moi et mon bon papa un fagot d'os sur le dos
et mon père un trébuchement à la main
nous éloignant du vieux verger des cercles de paix des murs d'enceinte
champs de tomates arrosés par des tourniquets
des paysages argentés sous des nuages hâtifs —

il y avait des insectes dans vos barbes
une gluance cernait les pépins souples de vos yeux
et les faibles fils de bave tissaient vos langues rouges
les rires rentrés et taquineries étaient pires que les aboiements
grands prêtres des préjugés —

plus vous nous poursuiviez loin plus vous deveniez brutaux
retour irréfléchi vers un comportement primitif
farfouillant en commun pour une psycho-amnésie
sous la boue est enterrée l'idée-dieu des porcs —

à la nuit crispante vous nous avez chassés par d'autres rues
moi et le halètement de mon bon papa lourd comme des ailes sur les épaules
et mon père et son grommèlement à la main
nous obligent à chercher refuge dans le parc aux daims
et vous barbares sanguinaires vous avez même enfoncé les portes du zoo —

et sous les déchirures dans le silence
la marquetterie pâle le squelette de bruit et décomposition
nous qui étions des dissidents sommes pourchassés
nous avons essayé par des savanes chuchotantes d'échapper vers un
[jour meilleur

parmi les zèbres aux rayures délavées
et des buffles au cuir bouffé net par les poux
la vieillesse est un parasite —

et sur nos traînées vos rires retenus ont dégénéré
en francisques amenant la lumière en faisceaux fumants
vos têtes fades avaient des traits tuméfiés
et des bouches ramollies dans un la-la-la idiot
et vous ne saviez plus qui vous étiez
plus aucune loi pour lier liberté et responsabilité
plus aucune conscience s'insérant dans un champ de référence —
si ce n'est qu'il faut nous extirper entièrement

LETTRE À MA DAME *

Milady,

et penser que j'ai pu penser
que tu étais morte !
la mort est dans la pensée — réfléchir
est déjà mourir

tu te rends compte !

dans un puits d'ombre entre des murs grimpants
à ciel ouvert
un de mes co-cadavres a hurlé d'un coup
et j'ai regardé
à ne pas croire mes yeux

un oiseau vole si haut
qu'il est immobile et bleu
j'ai pensé
effrayé par la langue d'argent du soleil brillant

et un maton
un de ceux qui gardent ce Bas-monde
les yeux vissés dans la visière de sa casquette
disait v'là une sauterelle cul-rouge

mais ô Milady
c'était bel et bien toi
un demi-sein grêlé de vérole
une vision délabrée dans le bleu de l'œil

8 mois de suite tu hantais mon rêve
raide
j'ai appris qu'on t'a dressée
pour la potence
fait porter une culotte en latex étanche
l'ourlet de ta robe
cousu aux genoux

* 19 avril 1976 : j'ai vu la lune aujourd'hui, pour la première fois depuis 8 mois !

pour recueillir tes parties intimes
l'utérus les trompes
qui hors de toi plongent
quand d'un coup sec
tu tombes dans le puits
et que le jour se casse

j'ai entendu le marteau sur le cercueil
frapper comme le battement d'aile
du hibou démantelé
capté par la lumière

et au déjeuner la plaisanterie court
que le tremblement gris dans mon bac en plastique
était de la cervelle de lune bouillie

mais tu vis
pendue haut et clair
enfouie dans le ciel pur
et pendant que je pensais
tu brillais

le pire est peut-être
que tu existes sans que je le sache
même si je ne te vois jamais
dans mes murs

Milady ô ma maîtresse ma dame
je salaame à tes pieds
et me rappelle que les vieux arabes savaient déjà
un secret coule dans ton sang —

et si tu le laisses sortir trop souvent
tu (te) saignes à mort

SONS

(« écrire... pour diminuer les doses de la réalité en les évacuant...
la littérature était pour moi une défécation salutaire »)

en ces jours-ci déjà si frais si bleus si fermés
les papillons de l'hiver sont des mouches grasses et noires
qui telles des syllabes grouillent sur les murs et s'entassent
dans les fentes, elles aussi en quête d'inexistants soutiens

de croissance. peut-être (penses-tu) tombée du ciel il y a existence
une faille dans le canal des heures vers l'éclosion, une chance
d'imaginer quelque part dehors nuptiale la danse

déposée dans des chiures de petit œufs
pour que hors saison puissent germer dorées les orchidées
mais les bourgeons bleus du cerveau portent nu le savoir
d'une seule sortie et sorte d'orgie d'idée :

tu t'accroupis oppressé sur le bloc-notes
pour à nouveau te débarrasser de l'abcès stérile
évacuer la mort mot à mot.

(31.5.81)

EN ROUTE POUR LE CIEL

lorsque ma mère fut mourante
je dus, courbé, traverser à gué le fleuve bouillonnant
pour arriver jusqu'à elle là où ils l'avaient exposée
dans son châlit au milieu de la cour : luisamment jaune
le soleil se déversait sur une scène arcadique,
jouait sur les visages en demi-cercle des vieux
oncles et ancêtres éteints qui calmement assis
suçaient leur pipe pour tirelirer la fumée,

solide et saine elle était recouverte d'un drap blanc
les yeux pleins de lumière et si ronds sans les lunettes
et potelés les bras qui avec des gestes explicites
distribuent les derniers messages comme des bénédictions
(seuls les cheveux gris et fatigués étaient défaits):
des visions comme quoi tout va s'arranger et qu'elle est bien contente
maintenant avec entre autres Matthieu et Marc
à gauche et à droite se tenaient effectivement les deux respectables,

et elle continuait à me demander par mon nom
et ne me reconnaissait point

mais je devais rentrer avant que les autorités
ne me soupçonnent d'évasion dans les rapides
du fleuve je sombrai dans le vortex
et drossé en aval entre les rives en claquant des dents
(est-ce le grand naufrage?)
quelque part le long des champs où des silos
boueux éclatent vers le ciel où les meules de foin
pourrissent et les betteraves sont englouties par la glaise,

et tirant sur leur laisse j'ai entendu les chiens puants
pleurer d'excitation dans leur gorge

EN CES TEMPS-LÀ

en ces temps-là il y avait encore des prophètes et des voyants dans le pays
et la vie n'était que du pain blanc sans manquement ni essoufflement
et bleu le vent et la dégaine des prétendants aux cheveux blancs
dont les coiffures du samedi soir gominent comme la lune — alors,
en ces temps-là, tu racontes, tu as vu aussi l'homme aux cheveux longs
qui hiver comme été dormait n'importe comment dans le veld
où les lézards se faufilent vif-argent entre ronces et bruyère —

paraît qu'il pouvait voir pousser l'avenir comme les cheveux du présent
prédire les joies avec les pensées odorantes, halètement
près de la broche, mélasse, rubis sur un doigt timide comme un kukumakranka,
massepain, et les merveilles qui découlent de la lune de miel,
que l'hiver est mis à nu mais que les bourgeons viendraient bientôt
nouer des mouchoirs aux tiges rigides — et pour le reste ?
la douleur qui est poussée dans la vie par un fossé plus profond ?

collines soir embrumé les années vinrent et brûlèrent
et tu as pu maintenir toutes les saisons — puis
des chariots de feu des colonnes de fumées
et parfois de la manne comme des fleurs crépusculaires
de telle sorte que tu te réveilles les yeux enchassés —
et ce que le semeur a semé la faucheuse moissonnera :
que disait-il des orbes obscures des corneilles quand
meurent les républiques de vents squelettiques sur une basse-cour vide ?

rien ? la mort est si intime et toi maintenant l'unique
favori d'un autre prétendant — mon vieil-vieil amour pend
pend dans le bosquet désarticulé dans le bosquet des paroles amères —
je vais me rappeler des taches de vieillesse et des godasses déformées et
[piétinées

et une bouche trop usée pour mâchonner du biscuit :
et cette nuit myope j'ai vu la lune se promener dans un champ,
que cet hiver dénude tout mais que des bourgeons
viendraient bientôt nouer des mouchoirs aux branches rigides —

PRÉTORIA — QUAND LA PLUIE PEND DU CIEL

quand une pluie de service public pendouille
de l'azur au versant d'un après-midi d'été
comme des traces de diligences, comme des allumettes
vacillantes avant de mourir au champ d'honneur —
les limiers se penchent sur leur serviette
pour ranger les armes de service et les gamelles
(demain les miettes seront ensanglantées)
arrêtent les pales des ventilos
se plantent devant la fenêtre et disent après mûre réflexion :
« il pleut ».

et ici dans la prison
il y a un petit carré de terre
aéré entre des murs gris et hauts
avec l'odeur amère et dure d'une humidité
qui flambe (ou est-ce un incendie
qu'on arrose ?)
une mouette gueule ses pattes cramées
et les taulards guettent un courant d'air
aux barreaux
hument les couloirs d'air et disent : « pleut-il ? »

c'est plus tard que les fleurs se mettront à fumer

LUTTE POUR LE TAAL*

Clean as the conscience of a gun
Miroslav Holub

Nous sommes vieux.
Notre langue est un réserviste gris et centenaire
aux doigts crispés sur la gachette —
et qui pourra chanter comme nous
quand nous ne serons plus là ?
Comme à travers notre vie nous rejetterons la terre
et les miracles de la chair qui croît
comme les paroles battent et débattent —
Vous, vous incarnerez nos pensées
vous vivrez pour commémorer notre mort
pour faire jaillir de magiques comptines par les flûtes de nos os...

De la structure de notre conscience
et des granges de notre charité
nous avons érigé de noires constructions pour vous, connards —
écoles, cliniques, postes, commissariats —
et voici les plumes de fumée noire
avec les battements et rebattements d'un cœur.

Mais vous n'avez pas bien saisi.
Vous n'avez pas bien maîtrisé le Taal.
Nous vous apprendrons l'ABC de A à Z,
on vous domptera par la corde
dans les grandes lignes de notre Éducation Nationale Chrétienne...

Vous apprendrez à être obéissants,
obéissants et soumis.
Et vous apprendrez à utiliser le Taal,
et soumis vous l'utiliserez
car c'est à vous qu'appartient la bouche
au poison dans le battement et débattement du cœur.

* Taal : la langue des Afrikaners ; ce poème a été écrit en juin 1976 lors des événements de Soweto survenus parce qu'on essayait d'imposer l'afrikaans aux Noirs.

vous êtes le sel de la terre —
avec quoi pimenterons-nous notre agonie
si vous n'êtes pas là ?
Vous allez rendre la terre amère et saumâtre et luisante
du balbutiement de nos lèvres...

Car nous sommes les bourreaux du Christ.
Nous sommes sur les enceintes des bidonvilles
le fusil à la main
et la mitrailleuse de l'autre :
nous, apôtres de la Civilisation.

Nous vous apportons la grammaire de la violence
et la syntaxe de la dévastation —
par l'histoire à répétition de nos armes à feu
vous entendrez bégayer les verbes
de vengeance.

Voyez, on vous donnera de nouvelles bouches en pourboire —
des oreilles rouges pour entendre des yeux rouges pour voir
des battements de bouche rouge
pour expulser les secrets de nos craintes :
à l'impact de chaque mot dum-dum
éclatera un organe de parole...

Et vous ferez bien d'apprendre le Taal,
obéissants vous vous en servirez, vous le servirez...
car nous gisons déjà avec le débattement
et rebattement du dernier rôle
aux lèvres...

Nous, nous sommes vieux...

POUR FRANÇOOI VILJOEN

il y a ce qui ne s'efface jamais ô hypocrites —
les paupières fermées comme l'obscurité en catimini
le toussotement abrupt de la balle bayant brèche
les phares découpant la nuit en rubans
le double visage blanchi de la pute et du pierrot
douleur cachée dans les joues et liassée en mots
le rire du bourreau comme une dose de strychnine
la flamme couleur chair
ne consume pas la bourse de satin
des corbeaux noirs perchés sur des rouges meules de foin
et un nain jouant de la flûte sur le dos de l'éléphant
la tour depuis longtemps envahie par le chuchotement du feu
l'urticaire papulaire et vert de la mer
freiner à mort dans la descente vers la vieillesse
pour se retrouver à genoux —
ce sont des souvenirs inaliénables ce sont
des petits miroirs de cœur trimbalés en chemin

nous parcourons tous cette route
de la vie à la mort —
assassins et voleurs esclaves de la drogue et pyromanes
braqueurs et fraudeurs et violeurs
et autres terroristes —
vous comme moi tatoués de traits et de peau
unis par la destination —
jusqu'à ce que nous entrions par le trou
dans le garde-manger de la terre
pour être digérés entièrement
— « fini ; classé ; résolu ; à bon port » —

bonne route compagnons au cœur du corps !
bonne route aux stigmatisés indélébiles
vers l'amnésie ultime de la taule aux mandibules —
hamba kahle !